

Brèves littéraires

Brèves

Un goût de promesses

Daniel Paradis

Number 81, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61224ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paradis, D. (2010). Un goût de promesses. *Brèves littéraires*, (81), 27–30.

C'était un de ces cafés où l'on vous laisse tranquille. Où l'on peut dégénérer en silence, quel que soit le nombre de clients. Où les pensées ont le bon goût de ne pas se frôler.

Quelques mots feutrés se laissaient chuchoter comme à regret, les bruits ronds émoussés ne dérangaient personne. Le personnel passait en filigrane. Les garçons répondaient discrètement aux mains levées, aux signes qu'ils savaient discerner des gestes d'un client aux prises avec ses pensées.

Les tables étaient si espacées, la lumière si tamisée qu'on pouvait se croire seul et y laisser macérer un secret en toute quiétude.

– Une Stella, s'il vous plaît.

Il la voulait bien blonde et fraîche, avec ou sans mousse. Pourvu qu'elle pétille et sache lui tenir silencieuse compagnie.

À l'arrivée du verre sur la table, il paya, pourboire compris, afin de pouvoir se lever n'importe quand par la suite et s'en aller sans rendre de comptes. Quand ? La réponse s'effilochait quelque part, au pays des questions inutiles.

Il pensa aux quatre coins de ce matin-là, contaminés par la lumière, à cette journée qui, au lieu d'un tapis bien déroulé, s'était rabattue sur lui en un claquement sec. Quelques secondes glissèrent sur sa tête, l'une d'elle frôla ses cheveux, s'emmêla dans une mèche et, déséquilibrée, infléchit son parcours et tomba dans le verre avec un petit « plic ». Elle ne reparut pas : le temps est soluble, apparemment.

Il posa un regard mou sur le liquide pétillant, miroir sans tain où les bulles se racontaient des histoires légères et se bouscuaient en promesses brouillonnes.

Un amas grumeleux naviguait dans sa tête depuis le matin. C'était le véritable motif de son entrée ici. Pas pour oublier, en laissant s'agiter dans son subconscient et y pétrir toutes sortes de fantômes. Non, il fallait attaquer le problème à bras le corps, lui faire franchir la barrière consciente, le poser devant soi, mesurer ses véritables dimensions, sa présence intimidante. La bière donnait une discrète contenance, une occupation apparente qui atténuait le véritable souci. L'adversaire semblait perdre un iota de puissance : toujours ça de gagné.

Ainsi confronté, le passé déculotté éclata en images, à peine grisonnantes. Lui, l'ancien fonctionnaire, avait jadis clamé haut et fort : « Quand je serai à mon compte, rien ne m'empêchera d'aller une fois par année en Europe. » Et les vieux oncles et tantes de là-bas l'avaient cru. Le temps de quitter son emploi, de se trouver une clientèle, de faire ceci et cela, et il se découperait enfin des vacances dans sa vie de forcené. Mais les années défilaient en croûtes molles et les projets de voyages et de congé s'estompaient dans la routine. Il n'avait fait depuis lors qu'un voyage sur le vieux continent, mais pas plus. Faute de temps, d'argent, de courage. À vrai dire, le cœur n'y était plus.

Toutes sortes de raisons maintenant si futiles, à présent que ces gens étaient morts, l'un après l'autre, le laissaient peau contre peau avec une promesse bancale et surannée, rougie de colère et de honte. « Quand je serai à mon compte... » : la phrase incomplète glissa devant son visage, plana un instant sur la table, puis s'effondra dans le verre avec un gros « plouf ».

Le personnel avait d'autres soucis que de s'attarder aux nuages des clients ; au bruit, un des garçons tourna mollement la tête une seconde.

À sa table, l'homme avait fermé les yeux, dents serrées, joues crispées.

Et puis, qu'avait-il répondu à son médecin qui lui conseillait de maigrir ? Sachant très bien l'entreprise aléatoire,

il s'était cru malin en promettant au docteur plutôt qu'à lui-même de faire de l'exercice et prendre du repos. « Plic ! » : une petite chose ronde et incolore plongeait dans la bière. Elle avait giclé de lui sans douleur ni blessure, presque sans importance, mais vive comme une incision au laser et pressée d'aller barboter avec ses sœurs bulles.

Un autre grumeau lui restait sur le cœur, très gros, très sombre, difficile à regarder, sans forme nette. Un spectre assez consistant pour bloquer une artère et purger une nuit de ses rêves paisibles : cette fameuse décision, si lourde, prise trois ans auparavant, au chevet de son père mourant. Tout le monde attendait, le malade le premier, une fin imminente : question de jours, semblait-il, mais nul ne pouvait prévoir le moment précis.

Lui était resté quelques jours parmi ses frères, sœurs, belles-sœurs, neveux et nièces qui se succédaient près du lit d'hôpital. Mais il habitait loin et il fallait rentrer s'occuper de sa propre famille : un choix difficile qui laisserait des ornières, quelle que fût la décision prise. Il avait serré la main de son père à l'hôpital, sachant très bien ce que l'autre pensait, avait psalmodié un « Au revoir, papa ! » qui ne trompait personne. Et il était reparti. Vers ses confortables responsabilités. La mort avait lancé quelques jours plus tard une étincelle tiédie par la distance.

Sur la bordure du verre, la mousse faiblissait, s'estompait dans l'expectative. Le liquide brunissait à vue d'œil. Quant à la masse intérieure, qui, hier encore, introduisait dans l'estomac une longue crampe et remontait dans la gorge avec un arrière-goût de nausée, elle semblait ne plus s'intéresser à la tuyauterie du corps. Même, sans plus s'embarrasser d'intermédiaires, elle se mit à passer directement, par osmose, des archives de la mémoire au contenu du verre.

Elle traça quand même, dans le dos de l'homme, un mince frisson, un sillon qui mit à se refermer de longues secondes froides.

Le garçon qui l'avait servi se demanda par quel phénomène la bière blonde de tout à l'heure s'était muée en Trappiste :

– Monsieur, je vais vous la changer.

– Non, laissez. Je la préfère ainsi... personnalisée. Elle vieillit plus vite que moi.

Il n'avait pas bu une seule gorgée. Dans sa prunelle de verre, le liquide sombre le toisait et le défiait : « Chiche ! » Il prit le verre en main : une espèce de chaleur lui chatouilla la paume. Il pensa au charbon, un diamant en devenir.

Des amas floconneux, tièdes et pâles, flottaient entre les tables sous l'œil indifférent du personnel : des clients promenaient leurs fantômes sans laisse et sans muselière.

Il jeta un coup d'œil vers la porte des toilettes : voilà l'occasion où jamais ! Il se leva, disparut en laissant, sur la chaise, une espèce de petit creux douillet. Il s'attarda devant un miroir, à observer son existence plaquée en deux dimensions, demeura longtemps dans le saint des saints, peut-être parce que les minutes s'y écoulaient différemment et chatouillaient moins la mémoire. Puis il revint à la table y poser le verre vide. Il ne regrettait pas sa décision.

Sans se rasseoir, dépourvu de conscience molle à abandonner, il se dirigea vers la sortie et, deux mètres avant la porte, exhala bien malgré lui un immense rot qui fit frémir toute l'assistance.

Il n'avait pu se résoudre à se départir de ce drôle de passé, de ces promesses à l'envers. Et puis, la bière était payée, non ?